

Mérimée en Hongrie

Après la révolution française de 1830, l'Europe se tourne vers Paris, ce Paris, qui avait été appelé dans un de ses 3 poèmes par Mihaly Vörösmarty, chef du romantisme hongrois, "Le pays des orages où bat le coeur du monde entier." ¹

La citation ci-dessus exprime bien la sympathie et l'intérêt qu'éprouvent les jeunes intellectuels hongrois des années de 1830-1840 pour la France et ses idées libérales. Cette attitude s'explique par les aspirations à la liberté qui tendaient d'une part à séparer la Hongrie de l'Autriche et d'autre part à affranchir les serfs hongrois.

Au cours de l'histoire hongroise, il y avait bien souvent des moments tragiques où le problème de "To be or not to be" se posait, et le poète hongrois de tout temps devait y répondre, au nom de son peuple et pour son peuple, et voilà qui explique les deux traits les plus caractéristiques de la littérature hongroise: patriotisme et politique.

Cultiver la littérature, c'est à dire: écrire, cela équivalait toujours à un acte politique.

Après des oeuvres originales, les traductions jouent un grand rôle dans l'importation des idées du libéralisme français et dans la formation de l'esprit de l'époque d'avant 1848.

Le public hongrois de ce temps-là cherchait non seulement des curiosités exotiques dans la littérature française, mais des oeuvres qui répondaient à ses aspirations politiques.

"Ce que les nations cherchent dans des beautés étrangères, c'est non pas tant des oeuvres à admirer que des sujets d'excitations pour elles - mêmes." ²

Shakespeare, Young, Ossian avaient encouragé en Hongrie les efforts du théâtre, Victor Hugo, Lamartine, Béranger et tant d'autres avaient animé l'inspiration romantique et l'idée de la liberté.

Dans le cas des traductions, il ne s'agit pas seulement de demander des leçons de littérature morale, de clarté, de mesure, de sociabilité à la France ou aux pays étrangers, mais on n'attend que le poète ou l'écrivain étrangers soient - indépendamment du temps et du lieu - l'écho sonore des aspirations sociales et politiques d'un public.

Mérimée a été traduit en hongrois - pour la première fois en 1837. "L'audience particulière" /Chapitre XVII/ de sa Chronique a paru dans une des revues hongroises sous le titre Charles IX³, traduit par József Szenvey / et le même chapitre en 1839, dans une autre revue, traduit par un autre écrivain, sous le titre Une scène de l'époque de Charles IX⁴ avec une note en français: "Chronique du temps de Charles IX par l'auteur du théâtre de Clara Gazul et de la Jacquerie, Paris 1829." A la veille de la révolution de Juillet - remarque si bien Pierre Trahard - le livre /La Chronique du règne de Charles IX/ fournit des armes aux libéraux: Mérimée est habile, et à force de se modeler sur son époque, il en donne une image exacte."⁵ Voilà la raison pour laquelle Mérimée a été choisi et traduit, mais il y en a encore d'autre à ajouter: En Hongrie le symbole de la tyrannie était toujours le roi Habsbourg, le roi autrichien qui n'avait jamais rien à voir avec la Hongrie, qui dans ses guerres, avait fait massacrer la jeunesse hongroise, avait fait emprisonner les partisans du progrès et de la liberté.

Avant la révolution de 1848 l'attitude antiroyaliste de la jeune Hongrie s'exprimait de mille façons, et pour éviter la vigilance de la censure autrichienne, c'est avec Mérimée qu'on a fait dire l'opinion générale sur le roi, ennemi farouche

de la liberté de l'esprit.

Dans la traduction hongroise, "l'audience particulière" - accordée par le roi au capitaine Georges - recevait un sens singulier: Charles IX n'est plus le roi de France, mais François I^{er}, roi de Hongrie, sans scrupule, capable de toute infamie. Et l'honnêteté de Georges, comme caractère génialement composé, fait encore mieux voir la lâcheté et la cruauté de Charles IX.

Il est possible que Mérimée - auprès de Lamartine et Béranger - ait aussi inspiré les poèmes antiroyalistes de Petöfi.

Si nous examinons de près la traduction avec les yeux des lecteurs hongrois d'autrefois, on y découvre encore une idée dangereuse et révolutionnaire: c'est une devise: mise au dessus du texte par Mérimée

Do you find

Your patience so predominant in your nature

That you can let this go

Shakespeare

"Trouverez-vous la patience si grande en vous que vous puissiez laisser les choses ainsi?"

Comme si le traducteur et le rédacteur /le poète Vörösmarty/ avaient demandé à leur public: - Quand est-ce la révolution pour réaliser nos projets politiques et sociaux?

Le traducteur Berecz avait encore - à notre avis - un but caché, en même temps clair pour le public hongrois: c'est d'attirer d'une part l'attention sur le roman de Mérimée, et d'autre part sur sa Jacquerie.

En pleine effervescence politique, au moment où la lutte est vive entre la branche aînée des Bourbons et les libéraux, où les idées démocratiques tiennent en échec la vieille conception d'une monarchie déclinante, la Jacquerie semble une oeuvre de combat.⁵

L'intérêt d'actualité de cet ouvrage tendancieux ne peut pas échapper aux contemporains hongrois.

En Hongrie il y eut aussi une Jacquerie en 1514, un des événements les plus tragiques de l'histoire hongroise, dont le souvenir hantait, pendant des siècles, la noblesse hongroise.

Vers les années 1840, le moment arrive et les écrivains et les poètes se chargeaient de décider la classe dirigeante à émanciper les serfs. Étant conscients de leur responsabilité, ils veulent "restaurer les forces réellement motrices de l'histoire humaine telles qu'elles furent en réalité, pour les rappeler à la vie, au profit du présent." ⁶

Et la figure menaçante de Görgy Dózsa, chef de la révolte des paysans hongrois, est resuscitée par József Eötvös ⁷ et Sándor Petőfi pour servir le présent et l'avenir en représentant le passé.

Nous ne voulons pas suggérer que J. Eötvös et S. Petőfi aient subi l'influence directe de Mérimée, mais constater seulement que la Jacquerie a pu être une oeuvre excitante - parmi tant d'autres /Ivanhoé, Goetz de Berlichingen, le Roi Jean, le Roi Richard III ou le Roi Henri IV de Shakespeare/ - pour évoquer, dans n'importe quel genre littéraire, l'histoire de la révolte des paysans hongrois.

En voilà un des plus beaux exemples: combien l'intercommunication intellectuelle est une des plus sûres garanties du progrès général.

A partir de l'année 1837, en Hongrie, les événements politiques se poursuivent et créent une atmosphère tendue.

"L'ancienne génération élevée dans le culte de la tradition politique, morale et religieuse dut céder la place à une génération inquiète, progressiste, à l'esprit turbulent et irrégulier." ⁸

"La nation - déclare Lajos Kossuth en 1842 - ne doit pas attendre lâchement et sans se préparer à l'orage dont

nous prévoyons tous la venue."⁹

L'influence française se fait sentir dans tous les domaines de la littérature hongroise.

On a un véritable culte pour Victor Hugo, Saint-Just, Lamennais, Béranger, A. Dumas.

A ce moment-là, la jeunesse hongroise se passionnait également pour les oeuvres de Guizot, d'Augustin Thierry, et pour les histoires de la Révolution de Thiers et de Mignet.

On se prépare à la révolution et les oeuvres de Mérimée restent à l'écart pour assez longtemps. La révolution éclate en 1848 et l'année suivante: c'est la débâcle.

La révolution est cruellement opprimée, réprimée, et la Hongrie masquée, absorbée par l'Empire des Habsbourg reste comme auparavant: terra incognita en France et hors de France, malgré les efforts des émigrés hongrois et de quelques Français de bonne volonté /Berlioz, Quinet, Montalambert, Amiel, tous amis de la Hongrie en 1848/ pour faire connaître à la France généreuse un pays dévasté, victime de Vienne et de la Sainte-Alliance.

Une "terra incognita" a toujours ses attraits.

Et voilà Mérimée qui séjourne en 1854 à Vienne, l'idée lui vient de se rendre en Hongrie. Il descend jusqu'à Pest pour chercher des impressions exotiques.

"Vous ai-je dit - écrit-il le 14 octobre 1854, dans une de ses lettres adressées à son Inconnue que j'étais allé en Hongrie? J'ai passé trois jours à Pesth et me suis cru en Espagne ou plutôt en Turquie. Ma pudeur y a beaucoup souffert, car on m'a montré un bain public à Bade /sic!/, où les Hongrois et les Hongroises sont pâle-mêle dans un court - bouillon d'eau minérale très chaude. J'y ai vu une très belle Hongroise qui s'est caché la figure dans ses mains, n'ayant pas comme les femmes turques des chemises pour voiler le visage. J'ai vu la Dame de Saint-Tropez au théâtre hongrois, n'ayant pas l'esprit de reconnaître un mélodrame français sous le titre de Saint-Tropez à Mnôz /sic!/.

J'ai entendu des musiciens bohémiens très - originaux, qui font perdre la tête aux gens du pays. Cela commence par quelque chose de très lugubre et finit par une gaieté folle qui gagne l'auditoire, lequel trépigne, casse les verres et danse sur les tables.

Mais les étrangers n'éprouvent pas ces phénomènes. Enfin, et je garde le beau pour la fin, j'ai vu une collection de vieux bijoux magyares d'un travail merveilleux."

"Une fois de plus, dans cette musique tzigane - les voyageurs étrangers croient découvrir mille choses qui n'y sont pas réellement..." remarque bien N. Kousz en attirant l'attention des chercheurs sur la lettre citée ci-dessus. ¹⁰

Pour un voyageur étranger que d'apparences trompeuses derrière lesquelles la terreur de Vienne sévit de toute sa cruauté. Il va sans dire que pendant l'époque de l'oppression de Vienne /1848-67/ il n'y pas de vie littéraire organisée en Hongrie. Livres et revues étrangers /surtout français et anglais/ ne peuvent pas passer par la filière administrative autrichienne. On ne se polit plus en frottant sa cervelle contre celle des autres.

On ne peut pas faire appel à l'étranger, et la littérature hongroise, par excellence nationale, doit l'être encore plus sous l'oppression étrangère. La répression est en pleine activité: écrivains et poètes surveillés, aucun imprimé, aucun journal, aucun livre ne peut paraître sans l'autorisation de la censure. La littérature hongroise de cette époque-là exprime la nation hongroise non parce que celle-ci l'avait produite, mais adoptée. Les lettres deviennent dépositaires d'une énergie latente et active où se concentre l'espoir dans l'avenir de tout un peuple malheureux.

La devise des écrivains de ce temps-là "Peragit tranquilla potestas, quae violentia nequit", révèle bien le rôle de la littérature nationale - servante du bien, auxiliaire du patriotisme - auquel elle s'est pliée.

Le compromis austro - hongrois de 1867 ouvre les portes de la littérature sur toute l'Europe et on se hâte de combler les vides causés par les vingt ans d'oppression. On s'adresse surtout à la France pour qu'elle galvanise notre littérature d'une vie nouvelle, par des incitations étrangères.

La traduction "trahison créatrice" reprend son rôle, mais d'un autre aspect qu'auparavant, pour informer le public hongrois des produits intellectuels français, pour l'inciter à tenter des voies nouvelles.

On traduit non seulement de la littérature française du XIX^e siècle, mais aussi des historiens et critiques littéraires /Boissier, Nisard, Taine etc/.

En plus, des historiens de la littérature sont chargés par l'Académie Hongroise et des Maisons d'Édition de faire des études sur la littérature française contemporaine.

C'est l'ouvrage intitulé: Le roman naturaliste /1886/ de Gyula Haraszty /professeur de la littérature française à l'Université de Kolozsvár et de Budapest/ qui attire surtout l'attention du public hongrois sur les écrivains français du XIX^e siècle, et Mérimée y est traité en 34 pages. L'auteur voit en Mérimée avec Stendhal "l'un des précurseurs du naturalisme français, bien plus, le devancier direct de Zola en ce qui concerne surtout la poursuite des singularités effrayantes. D'après Haraszty c'est le goût décadent greffé sur un penchant satanique, rappelant l'individualité de Musset, qui explique ses sujets singuliers que Mérimée a une manière analogue à celle de Zola d'analyser; Carmen et Colomba, ces deux beautés sauvages en sont le témoignage." ¹¹ Haraszty croit que Mérimée surpasse comme écrivain Maupassant et Zola.

Il nous semble que les critiques français du XIX^e siècle /Nisard, Gustave Planche, Brunetière, Taine, Sainte-Beuve et les autres sont très - même trop - respectés en Hongrie, et leur opinion se manifeste souvent dans celle des critiques hongrois vis-à-vis des auteurs français.

"Le besoin de nouveauté est prêt à tirer parti de toutes les ressources: l'appel à l'exotisme fera passer en acte ce qui préexistait à l'état de tendance." ¹² Mérimée est redécouvert et les lecteurs hongrois y ont leur part. Le goût du public joue un rôle décisif dans le plan des éditeurs.

On traduit ses oeuvres l'une après l'autre. ¹³ Depuis la première représentation de Carmen, en 1876, à l'Opéra de Budapest, la pièce y a été jouée cent fois jusqu'en 1907, et à maintes reprises dans les théâtres de province. ¹⁴ Son nom, attaché à Carmen de Bizet, aura pour toujours mille suggestions qui contribuent à susciter la curiosité et la sympathie directe du public pour Mérimée.

Et c'est encore l'influence de l'enseignement qui aura grande part au succès de Mérimée. ¹⁵

Les recueils de morceaux choisis français où Mérimée est étudié comme classique modèlent l'esprit et le goût en formation, et la survivance de Mérimée est assurée dans la mémoire des jeunes générations qui n'hésiteront pas à imposer leur préférence pour les traductions des oeuvres de Mérimée. Robert Escarpit parle de la traduction "trahison créatrice parce qu'elle place l'oeuvre dans un système de références /en l'occurrence linguistique/ pour lequel elle n'a pas été conçue, créatrice parce qu'elle donne une nouvelle réalité à l'oeuvre en lui fournissant la possibilité d'un nouvel échange littéraire avec un public plus vaste, parce qu'elle l'enrichit non simplement d'une survie, mais d'une deuxième existence." ¹⁶

En même temps, il cite le Russe B. Tomachevsky /non

pour appuyer son point de vue; mais pour le réfuter/ qui écrivait en 1928: "La littérature des traductions doit donc être étudiée comme un élément constitutif de la littérature de chaque nation. A côté du Béranger français et du Heine allemand il a existé un Béranger et un Heine russes qui répondaient aux besoins de la littérature russe et qui, sans doute, étaient assez loin de leurs homonymes d'Occident..." "Cette position extrême - dit R. Escarpit - n'est pas la nôtre: le Béranger français et le Béranger russe construisent le Béranger historique, littéraire qui était en puissance /et inconsciemment/ dans l'oeuvre de Béranger." 17

Il nous semble que M. Escarpit au lieu de réfuter le point de vue de Tomachevsky, l'a appuyé. Toute oeuvre traduite vit non seulement sa "deuxième existence", mais sa nouvelle existence qui répond aux besoins artistiques et politiques d'une communauté étrangère.

On peut aussi parler par exemple parmi tant d'autres en Hongrie d'un La Fontaine français qui est devenu poète hongrois dès les premières traductions de ses fables /1780/, parce que c'est par lui que les poètes traducteurs hongrois faisaient dire dans de durs moments ce qui leur avait été interdit par la censure de l'opresseur.

Et ce La Fontaine hongrois était continuellement étudié et traduit pendant deux siècles, il y a des centaines d'études sur lui. La première étude date de l'année 1791. 18

En 1920 par les écrivains hongrois et poètes de gauche une société littéraire hongroise a été fondée appelée Société Littéraire La Fontaine qui fonctionnait jusqu'à 1943. Son blason portait cette épigraphe: Académie Jean La Fontaine pour la coopération intellectuelle des nations, avec une devise prise d'une des fables de La Fontaine /Le Laboureur et ses enfants/

"Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins."

Le but de la Société était le même que celui de la Société Littéraire Française fondée en 1907 - de resserrer les liens intellectuels qui unissaient la France et la Hongrie et de faciliter les rapports entre les mondes littéraires et artistiques de ces deux pays.¹⁹ Le succès de la Fontaine commençait en Hongrie avec le premier traducteur hongrois, Gedeon Ráday, et cela va sans dire que ce succès ne peut pas être expliqué par des causes uniquement esthétiques. On croit plutôt qu'il s'explique par des tendances politiques et sociales formant le fond d'une adhésion collective.

"Le vrai visage des oeuvres littéraires - dit Robert Escarpit - est révélé, façonné, déformé par les divers usages qu'en font les publics qui les utilisent. Savoir ce qu'est un livre, c'est d'abord savoir comment il a été lu."²⁰

Il nous semble que cette affirmation soit aussi applicable à la traduction, à "la trahison créatrice", qui révèle, façonne, déforme pour des usages divers le vrai visage des oeuvres littéraires.

En voilà le cas pour Mérimée. Avant 1848 sa Jacquerie et sa Chronique répondaient aux besoins d'un public hongrois révolutionnaire et après 1867, avec le changement de la structure politique et sociale, les lecteurs hongrois demandaient à Mérimée de l'enrichissement et de s'évader par l'exotisme.²¹

Il y a intérêt à mentionner qu'un écrivain hongrois, Louis Abonyi /1833-1898/ avait subi son influence. Un de ses romans historiques intitulé L'Étoile du Nord /Észak csillaga, 1855/ a été suggéré par la Vision de Charles XI, et la composition du roman faite sur le modèle de La Chronique du règne de Charles IX.²² Mais ce n'est qu'après la première et surtout la deuxième grande guerre mondiale que la renommée de Mérimée

s'établit en Hongrie. Son nom déjà connu, entraînait après soi un respect qui le rendait plus connu que jamais.

Il est vrai qu'il n'y a pas de travaux scientifiques sur Mérimée, mais les préfaces des traductions sont de valeur.

Entre les deux grandes guerres de 1920 à 1943, on a publié neuf fois des oeuvres de Mérimée traduites en hongrois par neuf traducteurs différents. Carmen paraît quatre fois dans la traduction de quatre nouveaux traducteurs, et La Chronique du règne de Charles IX pour la première fois en 1928.²³

Et voilà pour Mérimée "au delà des frontières chronologiques, géographiques ou sociales il existe tout un immense public qui ne peut imposer à l'écrivain aucune détermination, mais dans lequel l'oeuvre peut éventuellement poursuivre son existence au mieux par la lecture, le plus souvent par quelque imprévisible métamorphose... Pour les écrivains lettrés, le public des circuits populaires, dénommé de nos jours "grand public" appartient à cette terra incognita. Il y a pour compagnons le public étranger et ce public à venir qu'est la postérité."²⁴

On a mentionné que La Chronique du règne de Charles IX avait aussi paru en hongrois en 1928. Le traducteur a laissé tomber le titre original de l'oeuvre et a donné à sa traduction le titre: Lutte fratricide, en faisant allusion aux événements tragiques de l'oppression cruelle de la révolution de 1919 en Hongrie, et également à la situation politique tendue d'alors. L'oeuvre de Mérimée aura encore de l'actualité par la description du massacre des protestants dans la nuit de la Saint-Barthélemy.

Dans l'écrivain Mérimée le lecteur hongrois croit reconnaître cet humaniste "qui excite mieux à la révolte par les dessins impassibles de la giclée de sang, des mères assassinées, des carnages sauvages que s'il criait vengeance au ciel..."

Vraiment, il nous serait impossible de dire de Mérimée qu'il était indifférent, de cet écrivain, qui avait l'art de

composer les ombres agitées de la grande nuit politique en une scène grandiose en contemplant avec l'air froid du chroniqueur insensible les fugitifs malheureux se jetant dans la Seine souillée de sang et le roi très chrétien et de bonne humeur qui, à l'une des fenêtres de son palais, "armé d'une longue arquebuse, giboyait aux pauvres passants." ²⁵

Le lecteur hongrois doit reconnaître dans la Chronique non seulement des événements analogues à l'histoire contemporaine de son propre pays, mais aussi apprendre la vérité que la passion idéologique et politique peut être la passion la plus atroce et la plus cruelle parmi toutes les autres.

Dans les années 1930 Mérimée comment est-il présenté au public hongrois? Voyons son portrait littéraire ébauché par un littérateur hongrois, Béla Zolnai.

"Étant jeune, Mérimée avait son mot à dire au sujet du renouvellement de la littérature et il restait jeune à l'époque du positivisme comme un écrivain d'une érudition exacte. Il est presque impossible de le ranger dans l'une des tendances littéraires. Il rivalise de tranquillité épique avec Homère. Il règne avec une économie précise sur les moyens de l'art. Lui-même est le héros de roman le plus intéressant parmi tous ses personnages avec qui apparemment il n'a rien de commun. Il n'avait pas l'intention de racheter le monde à l'aide de ses idées, ni de renouveler la morale à la manière des ardents apôtres de son époque.

Il prouve avec toute son oeuvre que les grands écrivains sont aussi des littérateurs savants. C'est en vain qu'il fait tout pour cacher son âme, derrière ses thèmes et ses héros c'est lui-même qui se trouve et qui les gouverne. Si ce modeste bourgeois prend la plume, il se berce d'un monde tout à fait différent de celui dans lequel il vit.

Il avait des rêves subconscients de carnages, d'aventures, de visions et il passait littéralement sa vie à les peindre.

L'écrivain en rêve châtie les coupables ou exerce la clémence à la manière d'un roi des contes, il prend du plaisir à avoir le pouvoir sur le monde. La toute puissance de l'écrivain complique la vie comme elle le veut et les scènes vraisemblables font oublier les coups de théâtre de l'intrigue. Il fait tout méthodiquement, avec préméditation, c'est lui qui règne sur le thème et non pas ce dernier sur lui.

Le maître de la nouvelle reste un problème à résoudre, les sciences littéraires n'en ont pas encore tout dit.

Il est un écrivain européen dans le sens que ses thèmes sont universels, éternellement humains de tout temps sans être attachés au lieu ou au temps.

Carmen est la femme fatale de tout temps qui se trouve au dessus du mauvais et du bon. Colomba: la furie éternelle.

L'antiquité, le moyen-âge, le XX^e siècle - toutes les époques peuvent se reconnaître dans ces thèmes. ²⁶

Il nous semble que les jugements de Béla Zolnai sur Mérimée sont toujours vrais. "Les écrivains universels ou éternels - dit R. Escerpit, trente ans plus tard - sont ceux dont l'assise collective est particulièrement étendue dans l'espace ou dans le temps, qui vont chercher plus loin leurs "frères de clan" ou leur contemporains." ²⁷

De toute façon Mérimée a eu un premier succès en Hongrie en 1837 et il le maintenait de génération en génération, grâce au monde toujours vivant de son oeuvre et grâce à ce fait qu'il y a eu, pendant 150, ans des concordances entre son oeuvre et ses lecteurs hongrois.

Mais ce n'est qu'après la libération de la Hongrie /1945/ que le succès de Mérimée atteint son sommet. Ses romans et ses nouvelles sont publiés, depuis l'année 1948 jusque 1967, en dix éditions.

La dernière comprend tous les romans et toutes les nouvelles qui se trouvent dans l'édition de la Pléiade de 1951.

Le nombre des exemplaires /en 1952: 5000; en 1954 35000; en 1957: 70000; en 1959: 68000; en 1961: 17500; en 1967: 8200/ dit beaucoup, mais pas tout en ce qui concerne les motifs de ce succès.

On peut poser la question: Qu'est-ce que le lecteur hongrois approuve chez Mérimée? Une perfection du style, une nouveauté littéraire, une vision particulière, une intensité psychologique?

La perfection de Mérimée reste la chose la plus difficile à faire sentir, étant incommunicable dans les traductions de n'importe quelle langue. Les traducteurs devraient être aussi grands écrivains que Mérimée pour recréer l'oeuvre originale. C'est l'éclat, et le charme de son style naturel léger, d'une incomparable simplicité qui manquent et manqueront dans les traductions.

"Certains écrivains français - dit Jean Dutourd à propos de Mérimée - sont si clairs qu'on n'imagine pas qu'ils puissent être aussi profonds, aussi violents, sinon davantage, que tel "visionnaire" anglais ou russe.

La Méditerranée limpide et bleue a ses monstres qui valent bien ceux que renferme la mer du Nord." ²⁸

La clarté charmeuse de la langue française et les visions terrifiantes, voilà les caractéristiques de l'art singulier de ce "génie inquiétant"; et la traduction, n'ayant pu rendre la clarté charmeuse, ne nous montre que la mer agitée sous un ciel ennuagé.

On peut dire alors que le motif esthétique dont nous venons de parler n'est engagé que pour une faible part dans le succès de Mérimée chez les lecteurs hongrois.

On admet plutôt que les raisons profondes de son "triomphe" sont d'un autre ordre.

En 1948 voilà ce que Géza Laczkó littérateur hongrois écrit sur Mérimée en préfaçant la traduction de La Vénus d'Ille: "Les oeuvres des contemporains hongrois de Mérimée étaient tombées dans l'oubli et cet écrivain français d'il y a cent ans est resté une réalité littéraire vivante pour le public hongrois d'aujourd'hui... Guy de Maupassant a créé la nouvelle propre à Maupassant, Prosper Mérimée: la nouvelle française moderne... La Venus d'Ille et toutes ses nouvelles sont des oeuvres monumentales en miniature... Mérimée n'est pas l'un des novellistes, mais le novelliste, non seulement dans la littérature française, mais aussi dans la littérature mondiale... Ses oeuvres réussissent toujours comme si elles avaient été écrites de nos jours."²⁹

"Les grands livres sont ceux qui créent un univers, univers dont il est possible de comparer l'atmosphère, les situations, les personnages avec les éléments, les hasards et les impressions de la vie réelle qui traversent notre route."³⁰

Pour l'oeuvre "mériméenne" le temps, les circonstances politiques et sociales modifient les conditions et les critères en créant des dispositions consonnantes qui étaient inconnues pour les contemporains.

Rien de plus facile que d'y découvrir un monde analogue à celui de notre époque pleine de crimes et de cruautés inhumaines.

Cette philosophie que "l'homme se définit par le crime", cet "amour de l'énergie poussée jusqu'à l'horrible, cette "insatisfaction qui se manifeste chez lui par le sadisme littéraire...d'être venu trop tard dans un monde trop vieux,"³¹ cette tendance de faire sentir à toutes les pages de ses livres que dans tout homme se cache une bête sauvage et méchante, et puis ce "je ne sais quoi" de son art par lequel ses hommes, ses femmes restent toujours vivants, c'est savoir exprimer des faits humains qui correspondent non seulement à l'expérience de l'auteur, mais aussi à celle de chaque lecteur, voilà les raisons - parmi

tant d'autres - qui font son succès.

Il nous reste encore à dire quelques mots sur l'"irritant problème" de la traduction comme l'une des raisons - qui enrichit l'oeuvre d'une deuxième existence."

On le sait que le traducteur choisit lui-même l'ouvrage à traduire suivant son goût, son individualité, son talent, sa connaissance de la langue etc. et en traduisant il aura les mêmes plaisirs esthétiques que s'il créait une oeuvre originale.

"Savez-vous, écrivait Baudelaire à un ami, pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe? Parce qu'il me ressemblait. La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu avec épouvante et ravissement, non seulement les sujets rêvés par moi, mais des phrases pensées par moi et écrites par lui vingt ans auparavant."³² L'exemple de Baudelaire prouve qu'une sorte de parenté doit exister entre l'auteur et son traducteur pour que la traduction réussisse. Et il s'en suit de là que le choix soi-disant libre du traducteur est apparent. Le traducteur en choisissant est influencé par l'état préalable de réceptivité des lecteurs et il est obligé de servir le goût, les désirs du public dont il fait partie.

"Dis-moi qui tu traduis et je te dirai qui tu es", ferait un assez juste proverbe littéraire si tous les traducteurs se valaient."³³ Il est impossible de demander au traducteur d'être l'égal des grands auteurs pourvu qu'il fasse une bonne "trahison créatrice". Mais les bonnes traductions elles-mêmes ne vivent pas longtemps.

Leur texte vieillit vite et chaque génération demande de nouvelles traductions des oeuvres classiques, comme si ces dernières rajeunissaient dans les traductions modernes et se trouvaient plus près de l'homme du temps moderne. Naturellement, il y a des exceptions, mais c'est très rare, qui peuvent conserver leur beauté et nouveauté pour tout temps - comme p. e. la

traduction de Hamlet de János Arany, et personne ne penserait à le retraduire pour rivaliser avec lui.

Les plus nouvelles traductions des oeuvres de Mérimée par Albert Gyergyai et Adam Réz sont vraiment des "trahisons créatrices" ³⁴ et servent bien le besoin du public hongrois en assurant la renommée de l'écrivain pour le présent et pour l'avenir.

Toute oeuvre est une unité ouverte à tous les horizons.

"Le livre n'est pas une entité close: c'est une relation, un centre d'innombrables relations." ³⁵

L'Oeuvre de Mérimée en est la preuve.

László MADACSY

N o t e s

1. A François Liszt.
2. Léon Daudet, cité par F. Baldensperger, *La Littérature*, Paris, 1913. p. 173.
3. *Athenaion*, 1837, p. 348-50.
4. Koszoru, t. 19. p. 145-151, Károly Berecz.
5. P. Trahard, *La Jeunesse de Prosper Mérimée*, Paris, 1925. t. II., p. 59.
- 5.a/ P. Trahard, ou. c. t. I., p. 305.
6. Georges Lukács, *Die Theorie des Romans*, Berlin, 1920.
L'avant-propos.
7. *La Hongrie en 1514*, roman, paru en 1847.
8. A. Echardt, *Les Français en Hongrie pendant la Révolution*, *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, 1923. N^o 3-4. p. 231.
9. Cité par D. Kosáry, *Kossuth L. a reformkorban*, Bp. 1945, p. 224.
10. *Revue des Etudes hongroises...* 1928, n^o 4. p. 373.
11. Gy. Haraszty, *Le Roman naturaliste*, Bp. 1886. p. 77-90.
12. Baldensperger, ou. c. p. 168.
13. *Carmen*, Bp. 1877; *Colomba*, Bp. 1879; *Le Vase étrusque*, *Buda-pesti Szemle*, 1880. t. 24. p. 285; *Il Viccolo di Madame Lucrezia*, *Ibid.*, 1881. t. 39. p. 422; *L'Abbé Aubain*, *Ibid.* 1885, t. 41, p. 258.
14. *Magyar szinművészeti Lexikon*, Bp. s.d. p. 257.
15. László Sasváry, *Francia olvasókönyv*, *Livre des lecture française*, Bp. 1878; Károly Hofer, *Francia prózai olvasmányok*, *Lectures françaises*, Bp. 1883; *De Gerando Antonia*, *Francia olvasókönyv*, *Méthode de lecture française*, Pozsony, 1896; Ede Macher, *Francia irodalmi olvasókönyv*, *Livre de lecture française*, Bp. 1902, 1916; Géza Birkás, *Francia irodalmi olvasókönyv*, *Livre de lecture*, Bp. 1923, ect.
16. *Sociologie de la littérature*, Paris, 1964, p. 112.
17. *Ibid.*

18. Mindenés Gyűjtemény, 1791, pp. 378-379.
19. Société Littéraire Française, 1^{er} Bulletin, Avril, 1907.
20. Ou. c. p. 113.
21. Mérimée, Carmen, traduit par P. B. Bp. 1877.
 - " Colomba, traduit par József Szenvey, Bp. 1879.
 - " Arsène Guillot, L'Abbé Aubain, traduits par
Endre Karlovsky, Bp, 1892.
22. György Király, Irodalomtörténeti közlemények, 1918, p. 228.
23. Mérimée, Carmen, Traduit par Kálmán Sztrokay, Bp. 1920.
 - " A korzikai - Colomba, Traduits par Lajos Velledits,
Bp. 1920.
 - " A lelkek purgatóriuma - Les âmes du Purgatoire,
Traduit par H. Schilling, Bp, 1922.
 - " - A sánc bevétele - L'Enlèvement de la Redoute,
Traduit par Valéria Toperczer, Bp. 1925.
 - " Testvérharc - Chronique du règne de Charles IX,
Traduit par András Komor, Bp, 1928.
 - " Carmen, Traduit par Dénes György, Bp, 1930.
 - " Carmen, Colomba, Traduits par Sándor Hajó, Bp, 1932.
 - " Carmen, Traduit par M^{me} László Vajda, Bp, 1943.
24. R. Escarpit, ou. c. p. 106-107.
25. Béla Zolnai, Préface de la traduction Carmen-Colomba, Bp, 1930,
p. XIV.
26. Béla Zolnai, ou. c. p. VIII-XVI.
27. R. Escarpit, ou. c. p. 111.
28. Jean Dutourd, Don Prosper le cruel, Revue d'Histoire Littéraire
de la France, 71^e année, N^o 1. p. 1.
29. Uj Könyvtár, s.d. N^o 7, p. 7-14.
30. John Couper Powys, La nouvelle Revue Française, N^o 233, p. 56.
31. J. Dutourd, ou. c. p. 6-7.
32. Cité par Baldensperger, ou. c. p. 167.

33. Valéry Larbaud, Sous l'invocation de Saint Jérôme, Gallimard,
1946, p. 95.
34. Mérimée, Szent Bertalan éjszakája La Chronique du règne de
Charles IX, Budapest 1952.
- " Colomba, Bp. 1954.
- " Szent Bertalan éjszakája La Chronique du règne de
Charles IX, Bp. 1956.
- " Elbeszélések - Nouvelles, Bp. 1957.
- " Szent Bertalan éjszakája, Bp. 1961.
- " Összes regényei és elbeszélései - Romans et Nouvelles,
Bp. 1967.
35. M. Borgès, Les Nouvelles Littéraires, N^o 2354, p. 3.